



Benoit Daviron

Biomasse Une histoire de richesse et de puissance

Éditions Quæ

Conclusion

Éditeur : Éditions Quæ
Lieu d'édition : Éditions Quæ
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 31 mars 2021
Collection : Synthèses
ISBN électronique : 9782759233861



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

DAVIRON, Benoit. *Conclusion* In : *Biomasse : Une histoire de richesse et de puissance* [en ligne].
Versailles : Éditions Quæ, 2020 (généré le 02 avril 2021). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/quæ/31420>. ISBN : 9782759233861.

Conclusion

C'est en mobilisant de la biomasse extérieure à leur territoire que les Provinces-Unies avaient assis leur puissance et leur richesse. Deux siècles plus tard, la Grande-Bretagne contourne à son tour les contraintes des sociétés organiques et acquiert, au début du ^{xix}^e siècle, une position hégémonique dans le commerce et les relations internationales en s'appuyant sur la mobilisation, et la combinaison, de trois types de ressources :

- la biomasse tirée de la production agricole intérieure et plus particulièrement alimentaire ;
- le charbon, ressource fossile appelée par Rolf Peter Sieferle « la forêt souterraine » ;
- et la biomasse obtenue de ses colonies.

Toutefois, d'un point de vue métabolique, la Grande-Bretagne, au contraire des Provinces-Unies, s'appuie, pour son ascension, essentiellement sur les ressources de son territoire propre, sauf à la toute fin de la période. C'est l'adoption des techniques agricoles hollandaises sur un territoire dix fois moins densément peuplé qui permet cette prouesse. De même, c'est de leur sous-sol que les Anglais vont tirer leur charbon, bien supérieur énergétiquement à la tourbe. Rappelons que la consommation de charbon s'accroît beaucoup dès le début du ^{xvii}^e siècle et, après une pause, s'accélère encore après le milieu du ^{xviii}^e siècle. En 1815, 80 % de l'énergie consommée en Angleterre provient déjà du charbon. C'est donc bien au cours de cette période de rivalité que le pays connaît la transition qui le fait passer du régime métabolique solaire au régime métabolique minier.

La France est à la traîne tant sur le plan agricole qu'industriel (c'est-à-dire pour l'utilisation des énergies fossiles). Pour Fernand Braudel, elle est victime de son gigantisme qui ralentit les échanges internes et, peut-être, en constituant un atout dans le cadre d'un métabolisme solaire, rend moins nécessaires les innovations qui transforment alors l'Angleterre.

Dans le contexte des politiques mercantilistes adoptées par les deux rivaux, les importations de biomasse proviennent pour l'essentiel des territoires nouvellement acquis en Amérique et sous le régime de l'exclusif colonial. Au contraire des Hollandais qui ne contrôlaient que le commerce, les Français et les Anglais organisent la production de bout en bout. Ils mettent en place des plantations qui visent à remplacer les comptoirs d'Asie par les colonies d'Amérique pour leur approvisionnement, une logique de « substitution aux importations » en quelque sorte.

Les « îles à sucre » constituent un dispositif de transfert de biomasse et de richesse en faveur des métropoles européennes à partir d'un assemblage de ressources toutes externes au territoire de ces métropoles :

- terres américaines où travaille (après le bref épisode des engagés) une main-d'œuvre africaine habillée de cotonnades indiennes, et nourrie de morue de Terre-Neuve et de riz de Louisiane ;
- produits transportés sur des bateaux fabriqués avec du bois américain ;
- l'essence même de ces cultures (thé, café, sucre, riz, indigo, coton) qui sont des plantes que les Européens sont allés chercher sur la terre entière, le plus souvent en Asie, pour les acclimater dans les plantations.

Aucun prélèvement n'est opéré sur les puissances européennes qui ne fournissent que quelques capitaux et une poignée de hobereaux transformés en planteurs. Les exportations des colonies constituent un transfert net, et sans contrepartie, de matières et d'énergie en faveur de la métropole, un exemple radical d'échange écologique inégal (Hornborg, 1998).

Pour appréhender le métabolisme social des métropoles, il convient toutefois de distinguer, parmi la biomasse importée des colonies, les produits essentiellement réexportés des produits destinés à approvisionner le pays en énergie et en matière. Les premiers (sucre, café, indigo...) jouent, comme précédemment les épices pour les Provinces-Unies, un rôle de monnaie d'échange. Les seconds, principalement non alimentaires, sont destinés à la manufacture (bois, coton...). La Grande-Bretagne leur accordera, à partir du dernier quart du XVIII^e siècle, une place croissante dans ses importations de biomasse. Une fois transformés par le secteur manufacturier, ils sont toutefois eux-mêmes en partie réexportés et en viennent à dominer les exportations (en particulier pour les tissus : la valeur des exportations de cotonnade dépasse celles des lainages dès 1802). De ce point de vue, le modèle de la Grande-Bretagne à la fin de la période ne se distingue pas radicalement de celui des Provinces-Unies. Pour accroître leurs exportations, très vite, ces deux puissances dépendent physiquement de ce qu'elles importent, ne disposant que de très peu de ressources locales en surplus, susceptibles d'être « sorties » du territoire.

Les importations de produits alimentaires, destinées à la consommation intérieure, prennent progressivement de l'importance. Comme nous le verrons dans la partie suivante, ce n'est toutefois qu'après 1840 que la Grande-Bretagne, et les autres pays d'Europe de l'Ouest à sa suite, accroîtront formidablement les importations de produits alimentaires et que prendra naissance un véritable marché alimentaire mondial.

La perte, par l'Angleterre et la France, de leurs plus belles colonies américaines constitue une des étapes décisives dans la remise en cause des politiques mercantilistes et de l'exclusif colonial, et dans l'ouverture des marchés. L'indépendance des États-Unis est acquise dès 1776, celle de Saint-Domingue, qui devient alors Haïti, en 1804 après dix ans de troubles et de guerre. La suppression, en 1813, du monopole du commerce dont bénéficiait l'East Indian Company contribue aussi à l'ouverture du commerce international à la concurrence. Dès la fin des guerres napoléoniennes, l'Angleterre abordera un siècle de « libre commerce », bien avant l'emblématique abolition des Corn Laws en 1846 qui ne fera que l'officialiser.